

LA SOCIOLOGIE DE NORBERT ELIAS

Le point central de la sociologie du "processus" ou de la sociologie dite "figurationnelle" d'Elias est une tentative radicale de rejeter les conceptualisations traditionnelles en termes "d'individu" et de "société" (et de toutes les distinctions analogues) qui font comme si existaient des oppositions. Elias s'est battu contre la tradition sociologique d'un mode d'argumentation et de conceptualisation lourdement philosophique. Il affirme que cela conduit à un niveau d'abstraction trop élevé pour être intellectuellement utile aux sociologues.

Pour justifier le point de vue d'Elias, il est d'abord nécessaire de donner un aperçu de ses propres écrits "théoriques et empiriques" relatifs à ces questions.

FACETTES DES TRAVAUX D'ELIAS SUR LA CULTURE

L'étude de cas la plus détaillée faite par Elias sur les liens entre la culture, la personnalité et la structuration du pouvoir social se trouve dans Die höfische Gesellschaft (1969a). Je dirai un mot à ce sujet avant de montrer les liens de celle-ci avec la thèse plus générale de Über den Prozess der Zivilisation.

Die höfische Gesellschaft est l'étude de la cour royale de France, en particulier sous Louis XIV. Au dix-septième siècle, la cour royale fut transformée en une organisation sociale relativement fermée, une société de cour "dont les coutumes, y compris la façon de parler, de s'habiller et même l'attitude corporelle dans les déplacements ou la conversation différaient visiblement de toutes les autres organisations qui ne faisaient pas partie de la Cour"¹. Dans Die

höfische Gesellschaft, Elias essaie de montrer comment cette organisation sociale fonctionnait comme un moyen de préserver et de contrôler la noblesse, comment elle façonnait leur personnalité, et quelles étaient ses conséquences culturelles.

Elias commence d'une façon indirecte, très caractéristique en étudiant la structure physique et l'apparence des résidences des différentes couches de la noblesse et de la haute bourgeoisie en France sous *l'ancien régime*. Dans leur apparence extérieure ainsi que dans leur agencement intérieur, les maisons trahissent une conscience aiguë du rang ; même les mots utilisés pour désigner les résidences étaient classés selon le statut de leurs propriétaires (palais de prince, hôtel de noble, maison de bourgeois). La taille, comme la décoration, variait avec le rang selon un code bien établi. La disposition intérieure est aussi adaptée aux considérations de rang. Les suites de pièces - une ou plusieurs antichambres, la chambre, le cabinet intérieur - occupées par le maître de céans et, séparément, par la maîtresse de maison, d'une demeure aussi protocolaire, fonctionnaient comme un micromètre qui servaient à mesurer le rang de l'hôte et des invités. Le respect porté au visiteur était fonction de la distance parcourue à travers la succession de pièces par l'hôte et l'invité. Plus l'hôte et l'invité traversaient de pièces pour se rencontrer, plus grande était la déférence marquée à l'invité. De plus, Elias souligne que ces maisons nobles montrent (comparées aux maisons des bourgeois industriels d'un peu plus tard) combien la distinction entre les sphères de vie "privées" et "publiques" étaient relativement peu développées. C'était une classe supérieure oisive : ces membres n'avaient pas d'occupation individuelle. Pour eux, la vie sociale

La traduction de l'article de Stephen Mennell a été effectuée par le pool de traduction de l'UFR de langues étrangères appliquées (LEA) de l'Université de Strasbourg II. Les références utilisées par St. Mennell renvoient à la traduction anglaise des ouvrages de Norbert Elias.

¹ Elias N. Die höfische Gesellschaft. Neuwied, Luchterhand. 1969. [French translation : La société de cour. Paris, Flammarion. English translation : The Court Society. Oxford, Blackwell, 1983. Page references in this article are to the English edition]

était non seulement une source de relaxation, d'amusement et de conversation comme notre "vie privée", mais aussi l'équivalent fonctionnel de ce que la sphère professionnelle est pour la plupart des gens dans la société moderne, c'est-à-dire l'instrument direct de leur carrière, le moyen de leur élévation ou de leur chute, et le motif des exigences et des devoirs sociaux². Le rang devait être exprimé. Leur identité sociale en dépendait : *noblesse oblige*.

Le sens du rang signifiait que l'on ne doit pas éclipser de façon trop évidente ceux d'un rang supérieur au sien : les frontières doivent être respectées. Cependant, on doit en plus maintenir le train de vie de la maison exigé par son propre rang et ne pas se laisser éclipser soi-même par les rangs inférieurs. Ce qui valait pour la maison, valait également pour beaucoup d'autres aspects du mode de vie : le nombre de serviteurs, les vêtements, le mobilier, l'alimentation, les carrosses, l'hospitalité, les divertissements, et beaucoup d'autres choses qui pourraient être décrites comme du "luxe", mais qui étaient pour eux une nécessité. Le rang d'un noble déterminait ses dépenses à l'avance. Malheureusement, le rang ne déterminait pas aussi ses revenus. Beaucoup de familles furent ruinées dans un cycle d'endettement caractéristique.

Pour l'observateur d'une époque ultérieure, la plupart des dépenses de cette noblesse apparaissent comme du "luxe" et de "l'extravagance" à l'état pur. Du point de vue de la rationalité économique bourgeoise, il semble irrationnel d'attacher beaucoup d'importance à des futilités et à ce qui n'est pas essentiel. Ce sont des futilités parce que, bien qu'agréables, elles représentent des aspects de ce qu'on appellerait aujourd'hui "la vie privée" ; un homme d'affaires moderne, par exemple, trouve son identité sociale principalement dans son travail, et dans sa vie privée il ne vit pas au-dessus de ses moyens. S'il rencontraient maintenant un noble du dix-huitième siècle en France, il lui demanderait "pourquoi, s'il court à la banqueroute, ne réduit-il pas ses dépenses". Il serait néan-

moins extrêmement trompeur de considérer un tel comportement comme irrationnel.

En fait, Elias prétend que la consommation manifeste de la société de cour représentait une forme particulière de rationalité sous une forme spécifique de contrainte sociale, une "rationalité de cour" très différente d'une rationalité de bourgeois ou d'une rationalité économique. Chacune nécessite des prévisions et des calculs rationnels. (De ce fait, elle nécessite également une maîtrise des affects à court terme par égard pour certains intérêts vitaux.) Mais ce que l'on calcule et ce qui est rendu calculable est très différent :

*"la rationalité de la bourgeoisie industrielle est engendrée par la contrainte du réseau économique ; à travers elle; les occasions de saisir du pouvoir fondées sur les capitaux privés ou publics sont rendues calculables. La rationalité de Cour est engendrée par l'élite du réseau social ; à travers elle, les gens et le prestige sont rendus calculables en tant qu'instruments de pouvoir"*³.

Le calcul exact de la décoration appropriée à une maison est un exemple de la rationalité de cour en action, mais Elias l'étudie plus en détail dans la vie de la cour elle-même et spécialement dans le rôle qui y est joué par l'étiquette.

S'appuyant sur les célèbres mémoires du duc de Saint Simon et sur beaucoup d'autres récits de la vie quotidienne à Versailles, Elias étudie le rituel et l'étiquette compliqués de la cour. Les rituels quotidiens de la chambre du roi, le lever quand il se réveillait et s'habillait le matin, et le coucher quand il se déshabillait et se mettait au lit, sont d'excellents exemples que l'on peut donner. Le rituel donnait lieu à d'autres moments de distinction et de faveur : qui aurait le privilège de donner au roi sa chemise, ou de lui tendre une chandelle (dans une pièce déjà bien éclairée !) ? La plupart du rituel n'avait absolument aucune justification utilitaire : c'était principalement une affirmation de l'adhésion commune des participants à la cour, les

² Elias N. *The Court Society*, op. cit. P.53

³ Elias N. op. cit. P. 111

distinguant des non-membres⁴. Mais chaque élément de ce rituel avait une signification et une valeur de prestige classées avec précision. La valeur de prestige, selon Elias⁵, remplissait un rôle analogue à la valeur de l'argent dans les sociétés industrielles. Chaque détail de l'élaboration de l'étiquette, de la cérémonie, du goût, de l'habillement, des manières et même de la conversation était un instrument dans la lutte pour le statut et le pouvoir.

Sous Louis XIV, la cérémonie resta un instrument très maniable pour indiquer une faveur, et de ce fait, un instrument de pouvoir et de contrôle, car les faveurs royales étaient vitales à la position d'un noble de la cour, et même souvent à sa solvabilité financière. La cour était un foyer de factions et d'intrigues, avec des alliances constamment mouvantes et des coteries rivales se centrant autour du dauphin, de la reine, des princes du sang, des bâtards royaux et de la maîtresse royale, parmi d'autres. Le roi ne faisait rien pour réduire ces rivalités. Bien au contraire : il était dans l'intérêt de son propre pouvoir d'avoir maintes factions luttant les unes contre les autres.

A la cour, il était de ce fait nécessaire pour chaque acteur, afin de prendre ses dispositions au mieux, de connaître aussi précisément que possible l'état du jeu, qui intrigue avec qui et pour quoi, qui a le vent en poupe et qui chute.

"Chaque individu appartient à une coterie, un cercle social qui le soutient quand cela est nécessaire ; mais les groupes changent. Chacun entre dans des alliances, si possible avec des gens qui ont un rang élevé à la cour. Mais à la cour le rang peut changer très rapidement ; on a des rivaux ; on a des ennemis déclarés et cachés. Et la tactique de ses luttes, comme de ses alliances, requiert toute son attention. Le degré de réserve et de familiarité avec chacun doit être mesuré avec prudence ; chaque salutation, chaque conversation

*a une signification au-delà de ce qui est actuellement dit ou fait"*⁶.

Ainsi, les gens de la cour développaient une extraordinaire sensibilité au statut et à l'importance qui devaient être attribués à une personne en se basant sur de fines nuances comme le maintien, le discours, les manières et l'apparence. L'observation et les échanges avec les autres, les relations et la façon d'éviter quelqu'un, tout ceci devint un art en soi, et cela impliquait toujours le fait de considérer les gens non pas comme des individus mais comme des personnes en relation avec d'autres. Bien sûr, l'auto-observation était inextricablement liée à cela.

*"Un favori doit s'observer soigneusement", écrivait La Bruyère, "car s'il me fait moins attendre que d'habitude dans son antichambre, si son visage est plus ouvert, moins sombre, s'il m'écoute plus volontiers ou m'accompagne plus loin vers la porte, je penserai sûrement qu'il commence à chuter et j'aurai certainement raison"*⁷.

Donc manifestement, un grand contrôle de soi était requis pour vivre à la cour. Chacun devait anticiper jusqu'à un point exceptionnel l'interprétation que les autres feraient des nuances de son propre comportement. Pour les sociologues habitués aux préceptes d'Erving Goffman sur l'art de gérer les impressions - comme son livre The Presentation of Self Everyday Life le montre - ceci peut sembler une caractéristique universelle de la société humaine. En quelque sorte, c'est le cas ; mais Elias prétendait que le point jusqu'auquel la sensibilité était développée dans la société de cour, et ses liens avec la forme particulière de lutte compétitive pour le prestige mettant en jeu des intérêts vitaux, étaient exceptionnels. Une autre source d'auto-contrainte à la cour était que la permanence de l'apparte-

⁴ Elias N. op. cit. P. 103

⁵ Elias N. op. cit. P.86-87 ; P. 111

⁶ Elias N. - 1939 Über den Prozess der Zivilisation, 2 vols., Basel : Haus zum Falken. [2nd ed., Bern, Francke, 1969. English translation : The Civilising Process, Vol. I, The History of Manners, Oxford, Blackwell, 1978 ; Vol. II, State Formation and Civilisation (US title : Power and Civility), Oxford, Blackwell, 1982. Incomplete French translation : Tome 1, La civilisation des moeurs, Paris, Calmann-Lévy, 1973 ; Tome 2, La Dynamique de l'occident, Paris, Calmann-Lévy, 1975. Page references in this article are to the English edition.] P. 271.

⁷ Elias N. The Court Society, P. 104

nance aux cercles de cour signifiait qu'une extrême prudence était requise pour éviter des dommages définitifs à ce qui étaient des relations nécessairement permanentes. Les éclats de rage spontanés - ou en fait beaucoup d'autres émotions fortes - devaient être évités à tout prix :

"les éclats affectifs sont difficiles à calculer. Ils révèlent les vrais sentiments de la personne concernée à un niveau qui, parce qu'il n'est pas calculé, peut être préjudiciable ; ils donnent des atouts aux rivaux pour obtenir des faveurs et du prestige. Par dessus tout, ils sont un signe de faiblesse, la position qu'un membre de la cour craint le plus. En ce sens, la compétition que représente la vie à la cour impose un réfrènement des affects en faveur d'un comportement calculé et finement nuancé dans les rapports avec les autres. La structure de la vie sociale dans cette figuration laissait relativement peu de place pour des expressions spontanées de sentiments"⁸.

Die höfische Gesellschaft ne se limite ni à une analyse sociologique de la vie de cour, ni même à la tentative de placer cela dans une figuration plus générale du pouvoir dans la société sous *l'ancien régime*. Elias fournit aussi une interprétation de nombreuses formes culturelles caractéristiques associées à la société de cour, de son apparition au seizième et début du dix-septième siècle, en passant par son apogée sous Louis XIV, jusqu'à l'avènement de la culture de salon et du siècle des Lumières sous Louis XV et Louis XVI. Elias affirme qu'il existe des fils conducteurs du seizième siècle jusqu'à la Révolution, notamment dans la littérature et la vie intellectuelle, tout comme dans le Classicisme et successivement, le Baroque et le Rococo ; ils ont tous principalement trait à la société de cour. L'une des constantes qui apparaît tôt dans cette tapisserie culturelle est le "romantisme aristocratique". On en trouve des témoignages littéraires chez les générations qui ont connu l'époque principale pendant laquelle l'élite de la noblesse, les chevaliers ont enfilé l'habit de courtisan, cessant ainsi toute relation avec les provinces et les terres et rejetant la noblesse provinciale. Elias rend compte du thème de la nostalgie du passé, le sentiment du déra-

cinement, de l'éloignement du pays et de la nature, qui se trouve déjà dans la poésie de Jean Du Bellay, de Pierre Ronsard et d'autres membres de la Pléiade. Il la relève tout particulièrement dans le roman L'Astrée, dont l'auteur, Honoré d'Urfé, est un aristocrate provincial originaire de Savoie qui comptait parmi les perdants face à Henri IV. Peuplé de nymphes et de bergers, cet ouvrage a connu une très large popularité. Les bergers, qui représentent la noblesse incarnent une moralité supérieure, où le naturel que les courtisans ont d'ailleurs perdu, prédomine sur l'artificiel. L'Astrée et ses personnages rustiques n'est pas la seule Oeuvre du genre. Il y a beaucoup d'ouvrages comparables, telle Arcadia de l'écrivain anglais Sir Philip Sidney. En Angleterre, le déracinement et le développement de la société de cour n'ont pas été aussi profonds, ni aussi longs. Ces thèmes apparaissent également dans les toiles de Poussin et de Watteau et persistent jusqu'à ce que, vers la fin de *l'ancien régime*, la vie imite l'art quand Marie-Antoinette et ses dames jouent à la bergère. De manière plus générale, Elias suggère que la tendance à la mélancolie et l'envie de rendre romantique le passé sont des caractéristiques culturelles d'une classe à deux fronts qui subit des pressions du haut et du bas en même temps. Il pense particulièrement à la classe moyenne de l'empire allemand sous Guillaume Ier. Il fait également remarquer que les courants romantiques sous-jacents, dont témoignent par exemple les opéras de Wagner, vont de pair avec l'obéissance devenue la seconde nature pour ces sujets⁹.

Ce sont peut-être les tragédies classiques de Corneille et Racine qui mettent le plus en évidence le sens de la retenue qu'impose la vie de cour. Ce sont des pièces très cérébrales, remplies de déclamations, où les meurtres se déroulent en coulisses ; elles faisaient d'ailleurs partie intégrante de la société de cour. Même les comédies de Molière contrastent avec les comédies anglaises plus diversifiées de l'époque de la Restauration, où le développement de la société de cour avait déjà emprunté une autre voie. Même les jardins formels

⁸ Elias N. op. cit. P.111

⁹ Elias N. op. cit. P.222-224

français incarnent le désir de maîtriser la nature. Saint Simon leur préfère les jardins anglais, plus "naturels" (bien qu'ils soient aussi édifiés par l'homme)¹⁰.

Elias relève également l'empreinte de la retenue du courtisan dans les mouvements intellectuels et philosophiques majeurs de cette époque. Nous avons vu comment la "réflexion" relativement automatique entre l'élan spontané et l'action (verbale ou de fait) qu'il entraîne, est devenue indispensable pour l'aristocrate dans ses relations à la cour. Beaucoup de personnes de cette époque étaient bien conscientes de la présence de cet élément de réflexion et de retenue dans leur comportement social. Mais ils avaient tendance à le percevoir non pas en tant que l'objet d'un développement progressif, mais comme une "nature" ou une "condition humaine" éternelle et immuable. Certains penseurs l'ont jugé positivement en l'élevant à la "Raison" avec un grand "R". Ainsi Descartes a joué un rôle majeur dans l'établissement d'une tradition philosophique, qui met l'accent sur la conscience qu'a l'individu de sa propre conscience et sur sa tentative de comprendre sa propre faculté d'entendement, en tant qu'esprit adulte individuel, afin de définir, de l'intérieur et par la Raison, la problématique du monde extérieur¹¹.

Ceci s'applique même à des personnes comme Rousseau, dont l'opinion sur la "réflexion" du courtisan et l'inhibition de la spontanéité est négative. Sa représentation mythologique de la "Nature" a d'ailleurs des points communs avec la tradition littéraire du romantisme aristocratique. D'autre part, malgré le fait d'avoir été persécuté par le régime, il doit en partie la portée de son oeuvre et de sa maxime "l'homme naît libre, mais partout il est dans les chaînes" à la résonance qu'elle a eu dans le milieu de la cour.

Bien que l'ouvrage Über den Prozess der Zivilisation ait été publié pour la première fois trente ans avant Die höfische Gesellschaft, il avait en fait été rédigé après

la première ébauche de ce dernier. Il ne s'agit pas ici de développer tous les arguments complexes et imbriqués de Über den Prozess der Zivilisation, mais il convient d'énoncer deux points clefs. En premier lieu, il est nécessaire que les deux volumes de cette oeuvre soient lus parallèlement et non séparément ; en effet, seulement cela permettra de voir comment Elias établit la liaison entre les comportements, la culture et la personnalité d'une part et les processus lents de développement structurel d'autre part. En second lieu, bien que le volume II traite surtout de la formation de l'état en Europe et du processus de monopolisation des instruments de violence et des mesures fiscales, Elias met constamment l'accent sur la manière dont ce dernier processus est aussi étroitement lié à d'autres processus structurels de longue durée, tels la division du travail, la croissance de la population, l'urbanisation, le développement du commerce et la circulation de la monnaie.

Parmi ces processus, la division du travail ou plus généralement la division des fonctions sociales est peut-être le plus important. Plus les fonctions sociales se différencient, plus l'individu doit dépendre dans ses actions d'un nombre croissant de personnes. Des chaînes d'interdépendance plus nombreuses et plus longues s'entrecroisent en quelque sorte à l'intérieur de chaque individu. Afin de remplir leurs fonctions, chacun a sa place dans le tissu de la société, tous les individus sont contraints de tenir compte des conséquences de leurs propres actions et de celles d'autrui en suivant chaque maillon de la chaîne sociale. La division des fonctions sociales est d'autant plus importante que la densité du tissu s'accroît. En conséquence, la pression augmente d'autant plus que les forces compétitives engendrées s'activent.

Une *prévoyance* accrue est donc de mise. Ce n'est pas un hasard si la division des fonctions sociales est accompagnée d'une conscience grandissante du passage du temps, ainsi que des moyens de plus en plus précis de mesurer ce passage. A ce propos, Elias soutient¹² que la pression ainsi engen-

¹⁰ Elias N. op. cit. P. 227

¹¹ Elias N. op. cit. P.253

¹² Elias N. State formation and civilisation. P.247-248

drée habitue les gens à subordonner plus facilement des désirs passagers aux nécessités prépondérantes de l'interdépendance ; affirmation qui bien plus tard constituera à elle seule la base d'un ouvrage entier¹³ Il ajoute que cette pression les entraîne également à éliminer les irrégularités liées au comportement pour ainsi parvenir à une maîtrise de soi plus durable.

Naturellement, cette maîtrise de soi ne dépend pas uniquement des règles que l'individu s'impose "consciemment". Car Elias sous-entend que des changements psychologiques plus profonds apparaissent à long terme. Au cours du processus de civilisation, une maîtrise du comportement plus complexe et plus stable est progressivement inculquée à l'individu dès sa plus tendre enfance, sous forme d'automatismes ou d'auto-contraintes :

"Le tissu des actions devient si complexe et si vaste, l'effort que l'individu doit fournir pour s'y comporter "correctement" devient si intense, que parallèlement à la maîtrise de soi consciente s'affirme un mécanisme de maîtrise de soi automatique. Ceci, dans le but d'empêcher d'offenser un comportement socialement acceptable par des craintes profondément enracinées..."¹⁴.

L'individu lutte contre ce mécanisme automatique, mais ne peut le détruire. Selon Elias, qui s'oppose ici à Freud, beaucoup de "maux" de la civilisation sont dus à cette lutte consciente contre ce mécanisme acquis et profondément ancré dans l'individu.

Elias insiste surtout sur trois mesures de prévoyance accrue : le processus qu'il nomme la "psychologisation", le deuxième, mieux connu, est la rationalisation. S'ajoute à cela l'élévation du seuil de la honte et de la gêne.

La psychologisation. La division des fonctions sociales sous la pression de la compétition signifie, comme nous l'avons vu auparavant, que l'individu doit constamment accorder ses actions avec celles de plus en

plus d'autres personnes. Ainsi, avec des chaînes d'interdépendance plus longues, l'habitude de la prévoyance s'intensifie Et ce changement entraîne également un changement dans la façon de voir les autres. L'image qu'un individu se fait d'autrui se "psychologise", : elle s'imprègne de l'observation et de l'expérience. Sa perception d'autrui s'enrichit en nuances et se libère de la réaction instantanée à des émotions spontanées.

Placé dans le contexte historique, le sens de ce phénomène devient plus clair. Dans une société où la division des fonctions sociales était moins développée, où les chaînes de l'interdépendance étaient courtes et où la vie était moins sûre et moins prévisible, l'individu percevait les autres plus simplement. Dans une société guerrière, l'autre et ses actions étaient perçus plus généralement en termes d'ami ou d'ennemi, de bon ou de mauvais ; et selon le cas, les réactions étaient sans retenue et toujours les mêmes. Cependant avec la complexité accrue du développement de la société, l'individu a pris l'habitude de regarder plus loin dans la chaîne humaine et de réagir plus calmement.

"Ce n'est qu'à partir de ce moment-là que le voile des passions se lève progressivement pour libérer le regard. Un nouveau monde apparaît alors, un monde dont l'évolution est involontairement soit favorable, soit défavorable à l'individu. Il se compose d'une chaîne d'évènements qu'il est nécessaire d'examiner posément et à long terme, afin d'en découvrir chaque maillon"¹⁵.

C'est surtout le seizième siècle qui témoigne de l'interpénétration des comportements par l'observation à travers la transition des mœurs ; dans les oeuvres d'Erasmus et de Della Cosa, l'analyse psychologique et l'observation personnelle prennent une place plus importante que chez leurs précurseurs du Moyen Age. Le lecteur est encouragé à prendre davantage conscience de la façon dont son propre comportement sera interprété par autrui.

La rationalisation. Le seizième siècle témoigne également d'un effort certain de

¹³ Elias N. 1984a *Über die Zeit*. Frankfurt, Suhrkamp. [English translation : *Time : An Essay*. Oxford, Blackwell, 1992]

¹⁴ Elias N. *State formation and civilisation*. P.223

¹⁵ Elias N. op. cit. P.273

rationalisation dans de nombreux domaines, telles l'économie, la religion et la science. Beaucoup d'historiens et de sociologues, dont Max Weber, ont constaté cette tendance. Elias place cette tendance dans un contexte plus large, celui de la transformation de la structure de la personnalité et de la pression vers une prévoyance automatique.

Comme toujours, Elias déconseille de rechercher l'origine première. Tout comme il n'existe pas de point où l'être humain a acquis la "conscience" d'un coup, il n'en existe pas non plus avant lequel il ne possédait pas la "Raison" ou la faculté de "l'entendement". Il est plus trompeur encore de penser que la rationalité est une sorte d'organe interne qui soudain se développe dans l'esprit d'individus isolés les uns des autres. "En fait, la Raison n'existe pas, il s'agit tout au plus de rationalisation" ¹⁶. Ce qui change donc à vrai dire, c'est la façon dont les individus sont liés les uns aux autres et en conséquence la restructuration de la personnalité.

L'argument d'Elias est que les formes de comportement que nous appelons "rationalité" naissent dans un cadre social, où les contraintes externes (*Fremdzwänge*) se transforment largement en contraintes internes (*Selbstzwänge*) :

*"Les notions complémentaires de "rationalité" et "irrationalité" se réfèrent aux rôles relatifs que jouent les affects de courte durée et les modèles conceptuels à long terme, qui permettent de percevoir la réalité à travers le comportement de chaque individu. Ce comportement est d'autant plus "rationnel" que l'importance de ces modèles est grande pour ainsi maintenir l'équilibre fragile entre les forces affectives et celles relatives à la réalité.. "*¹⁷.

Bien qu'il n'utilise pas directement les mêmes expressions, Elias pense en termes de lutte entre ce que Freud appelle le "Principe de Plaisir" et le "Principe de Réalité". Ce qui fait partie de toute rationalisation est un élément essentiel du processus

de civilisation ; il s'agit de la différenciation de plus en plus marquée des fonctions psychologiques relatives à la réalité du monde extérieur. Ainsi, une conscience "rationnelle" est moins directement influencée par des élans impulsifs ou des fantaisies affectives¹⁸; elle implique toujours à des niveaux divers le report d'affects de courte durée, afin d'atteindre des objectifs à long terme par l'intermédiaire de modèles conceptuels et de moyens que déterminent les interdépendances sociales de la réalité extérieure. Il s'ensuit cependant que le type de modèle conceptuel relatif à la réalité et impliqué dans le contrôle du comportement humain varie en fonction de la structure de la réalité sociale elle-même. Ceci explique que la "rationalité" des courtisans était différente de celle de la bourgeoisie commerciale et professionnelle. Ces deux variantes de la rationalité ont néanmoins un point commun : la prépondérance des considérations sur la réalité à long terme, par rapport aux affects momentanés relatifs à la maîtrise du comportement dans des domaines sociaux particuliers. Mais c'est en fait le calcul des pertes ou des gains en prestige chez les courtisans et des pertes ou profits financiers dans la bourgeoisie, qui déterminent fondamentalement le comportement "rationnel". Les deux formes de rationalité impliquent le contrôle du comportement orienté vers la compétition pour les instruments de pouvoir, sachant que le prestige et le capital financier constituent les instruments de pouvoir premiers dans chacune des sociétés. Dans la société de cour, un gain de prestige pouvait parfois constituer une perte financière, alors qu'un courtisan qui cherchait à réaliser un profit financier à l'instar d'un bourgeois, risquait une perte de prestige. Ainsi chaque forme de comportement "rationnel" pour l'un peut paraître "irrationnel" pour l'autre. Mais en tant qu'expressions des tensions humaines changeantes entre les impulsions affectives de courte durée et les considérations sur la réalité sociale à long terme, elles représentent néanmoins des efforts de rationalisation.

¹⁶ Elias N. op. cit. P.277

¹⁷ Elias N. *The court society*. P.92

¹⁸ Elias N. *State formation and civilisation*. P.286

Selon Elias, son étude sur les processus de rationalisation dans le milieu aristocratique était partiellement destinée à contrebalancer l'idée que la bourgeoisie était l'initiatrice ou l'inventeur d'une pensée rationnelle plus approfondie. Dans *Die höfische Gesellschaft*¹⁹, il suggère qu'une étude plus poussée pourrait montrer que la rationalité de la cour a en fait conditionné et marqué les débuts de la rationalité économique bourgeoise. Dans *Über den Prozess der Zivilisation* en revanche, il avance un argument de force, à savoir qu'aucune classe, couche, ou autre groupe social ne peut être considéré comme l'unique initiateur d'un processus comme la rationalisation. Des transformations de ce type ne sont pas initiées par telle classe ou telle autre.

*"Mais elles naissent conjointement avec les tensions qui existent entre des différents groupes de fonctions sociales et entre les individus en compétition les uns avec les autres"*²⁰.

Comme nous l'avons vu auparavant, la compétition entre les courtisans eux-mêmes a été attisée par la pression exercée sur la noblesse en général, aussi bien par la classe supérieure (la machine royale) que par la classe inférieure (la bourgeoisie). A son tour la bourgeoisie - que l'on a l'habitude de qualifier de "classe moyenne" - a subi des pressions non seulement sur deux fronts extérieurs mais également au sein même du groupe. Ce sont ces tensions qui ont donné naissance à des processus de rationalisation.

La honte et la gêne. Le même type d'argument s'applique au troisième aspect des mesures de prévoyance, qui progressivement deviennent une habitude : il s'agit de l'élévation du seuil de la honte et de la gêne.

Tout comme la psychologisation et la rationalisation, ce troisième aspect devient plus perceptible en observant le comportement social de la population en Europe occidentale à partir du seizième siècle. Elias définit le sentiment de honte comme "une

sorte d'anxiété, qui est automatiquement reproduite par l'individu à certaines occasions par la force de l'habitude"²¹. En apparence, l'individu a peur de subir une dégradation sociale, il craint que son comportement n'entraîne le mépris et par là même la désapprobation des autres ou encore qu'il ne les conduise à affirmer leur supériorité. Il s'agit d'une crainte, que la contre-attaque ne peut apaiser, puisque l'individu reconnaît intérieurement son infériorité. Le comportement duquel il a honte n'est pas simplement une transgression d'une opinion sociale répandue. Il oppose également l'individu à une partie de lui-même qui représente cette même opinion sociale.

Il convient néanmoins de souligner qu'il n'y a pas plus de degré zéro dans le seuil de la honte que dans n'importe quel autre aspect du processus de civilisation. La honte et la gêne existent sous des formes moins fixes et moins uniformes et plus ou moins bien définies dans des sociétés où règnent moins de différences²² Elias n'emploie pas les notions opposées de "culture de la honte" et "culture de la culpabilité" associées à "la culture et la personnalité", concepts employés par les anthropologues. C'est la transformation, l'élévation des seuils de la honte et de la gêne, qu'Elias cherche à expliquer.

L'illustration la plus claire de l'élévation des seuils de la honte et de la gêne est l'élaboration de normes, à propos de la nudité en présence d'autrui. "Les raisons qui expliquent le respect" ont joué un rôle important dans la période de l'histoire du comportement social, qui s'étend du seizième au dix-huitième siècle. Elles donnent des références sociales explicites pour l'adoption de nouvelles normes réglant l'expérience de la honte et de la gêne. C'est bien plus tard seulement, surtout au cours du dix-neuvième siècle, que ces références sociales se sont effacées de la conscience :

"C'est seulement quand les murs qui séparent les rangs de la société s'effondrent, quand la dépendance réciproque de toutes les fonctions s'intensi-

¹⁹ Elias N. *The Court Society*. P.92

²⁰ Elias N. *State formation and civilisation*. P.289

²¹ Elias N. op. cit. P.292

²² Elias N. op. cit. P.293

fient et quand le degré d'inégalité entre tous les membres d'une société, - certaines enclaves plus étroites mises à part - diminue, que la nudité se transforme en offense en présence d'autrui. C'est uniquement à ce moment-là que l'individu, dès son enfance, assimile profondément son comportement à la crainte, que l'aspect social de l'interdiction s'efface complètement de sa conscience, laissant ainsi automatiquement la place à un profond sentiment de honte"²³.

Cependant le fait que les références sociales de la crainte de la honte et de la gêne se soient effacées de la conscience ne nie aucunement le rôle de la restructuration des relations sociales qui entraîne ces transformations psychologiques. A travers l'histoire de la société occidentale, le mouvement conduisant vers une "démocratisation fonctionnelle" est essentiel pour expliquer beaucoup de caractéristiques frappantes de la culture et de la personnalité de notre époque.

La pression de la couche inférieure et la diffusion des modèles. Pour quelles raisons tant d'aspects relatifs au comportement, caractérisant la classe inférieure de la société, devraient-ils être gênants pour les couches supérieures ? Ou, ce qui revient au même, pourquoi est-ce qu'ils auraient constitué pendant si longtemps le répertoire de base du comique ?

Cela n'a pas toujours été le cas. Comme le montre longuement Elias dans un commentaire²⁴ ²⁵ sur les illustrations de Mittelalterliche Hausbuch (livre d'images du Moyen Age), les chevaliers libres des époques guerrières ne ressentent aucune répugnance, ni une quelconque gêne envers le comportement de la classe inférieure. Ce qu'ils ont senti n'était rien d'autre que du mépris, qu'ils exprimaient "ouvertement, sans la moindre réserve, sans complexe et sans détour"²⁶. Ces chevaliers libres maîtrisaient leur position sociale bien mieux que

leurs successeurs à la cour (même s'ils n'étaient pas maîtres de leur vie). Etant donné que les classes inférieures ne représentaient pour eux ni une menace, ni une compétition, il n'était pas inquiétant de penser à eux. Puisqu'ils ne leur causaient aucune anxiété, la classe guerrière n'a pas ressenti le besoin de bannir de sa vie ni la grossièreté, ni la vulgarité, en somme tout ce qui lui rappelait la classe inférieure.

Autrement dit, les guerriers ne subissaient presque pas de pression de la couche inférieure à ce stade. Les "états" de la société vivaient géographiquement proches les uns des autres, tout en étant distants socialement. La division des fonctions sociales était encore si peu développée que la chaîne de l'interdépendance, reliant les "états" entre eux était loin d'avoir rassemblé tous les maillons. Le fait que les idées et les coutumes circulaient souvent plus facilement sur de grandes distances de ville en ville, de cour en cour et de monastère en monastère, au sein de la même classe sociale, que du château à la ville dans la même province, est une preuve de cet état de fait²⁷.

A travers les siècles, une interdépendance accrue et la compétition sociale ont augmenté les tensions internes et des craintes inconscientes chez la noblesse de cour. La pression constante venant de la classe inférieure et la crainte qu'elle a fait naître dans la classe supérieure sont une des forces les plus puissantes du raffinement particulièrement civilisé par lequel l'aristocratie se distingue du reste de la société²⁸. Cela se voit dans leur susceptibilité face à toute chose qui menace leurs privilèges héréditaires, dans l'élaboration et le perfectionnement constants de leur comportement et plus profondément dans la personnalité, la maîtrise de soi qui devient leur seconde nature et finalement dans leur aversion pour toute chose qui "sent la bourgeoisie". A l'époque de la société de cour, la "diffusion des modèles" se faisait beaucoup plus rapidement qu'au Moyen Age. Les normes de comportement, de sentiment et de goût

²³ Elias N. op. cit. P.296

²⁴ Elias N. op. cit. The history of the manners. P.204

²⁵ Dunning, Eric 1987 'Comments on Elias's "Scenes from the Life of a Knight"', *Theory, Culture and Society*, 4 (2-3) : 366-71.

²⁶ Elias N. State formation and civilisation. P.263

²⁷ Elias N. op. cit. P.262

²⁸ Elias N. op. cit. P.304

culturel ont été continuellement adoptées par un public de plus en plus large sous la pression de la compétition. Il en résulta, que les modèles initialement "raffinés" sont très souvent devenus "vulgaires". Ainsi de nouvelles normes encore plus raffinées ont été établies au sein de l'élite.

Cependant, la tendance qu'ont suivie les sociétés occidentales à long terme, représente selon Elias un phénomène bien plus complexe qu'un simple mouvement selon lequel ces modèles de la classe supérieure imprègnent la classe inférieure. La division constante des fonctions sociales a continué de relier toutes les classes et les strates sociales entre elles pour atteindre progressivement une interdépendance, non pas égale, mais plus égalitaire. Décrire ce phénomène comme "la pression des couches inférieures" est une explication trop partielle dans la description de ce processus. Elias emploie l'expression "démocratisation fonctionnelle" pour décrire le processus par lequel chaque individu est pris dans un tissu d'interdépendance de plus en plus compliqué, ce qui le conduit ainsi à une dépendance réciproque et un contrôle multipolaire accrus au sein des groupes et entre eux. Dans la diffusion des modèles, la démocratisation fonctionnelle est définie comme une tendance générale vers des contrastes moindres d'une part, et une diversification accrue d'autre part.

La conception qu'Elias a des phases de la "colonisation" (ou de "l'assimilation") et de la "répulsion" englobe davantage que le simple phénomène de diffusion lente du haut vers le bas ; le passage suivant l'explique d'ailleurs :

"Si l'on observe les grandes lignes de ce processus sur plusieurs siècles, nous constatons une nette tendance vers l'égalisation des niveaux de vie et du comportement et un nivellement des contrastes. Dans chacune des vagues d'expansion qui survient quand le comportement d'un cercle réduit s'étend au cercle plus large de la classe montante, on peut distinguer clairement deux phases : une première phase de colonisation ou d'assimilation au cours de laquelle la classe la plus basse, marginale, reste inférieure et obéit au modèle du groupe supérieur qui, volontairement ou non, l'imprègne de son propre code de conduite. La deuxième phase

concerne la répulsion, la différentiation, l'émancipation, au cours de laquelle la couche inférieure montante réussit à augmenter sensiblement son pouvoir social et sa confiance en soi, alors que la couche supérieure se voit contrainte à une retenue et à un isolement accrus ; ainsi les contrastes et les tensions sociales s'intensifient²⁹. "

Elias ajoute accessoirement que ces deux facteurs évoluent ensemble ; si l'on perçoit des phases distinctes, c'est parce que l'équilibre entre le processus de "colonisation" et le processus de "répulsion" varie soit en faveur de l'un, soit en faveur de l'autre.

Il est d'ailleurs important de savoir que la tendance générale ne correspond pas simplement à une diffusion du haut vers le bas dans une hiérarchie statique. En effet, elle implique également un équilibrage relatif des rapports de pouvoir entre les différents échelons de la hiérarchie, accompagné d'une certaine diffusion vers le haut. Certaines tendances issues du niveau inférieur de cette hiérarchie peuvent même avoir une influence sur les niveaux supérieurs. Déjà au dix-septième, dix-huitième ou dix-neuvième siècle - plus ou moins tard selon les différentes structures de l'Angleterre, de la France et de l'Allemagne - les normes de la noblesse et celles de la bourgeoisie s'interpénétraient plutôt que de se supplanter mutuellement^{30 31}. A travers les siècles, le processus s'étendit de telle sorte que d'autres strates furent concernées. L'une des particularités des sociétés occidentales est que les caractéristiques propres aux classes inférieures s'étendent à toutes les classes. Le plus frappant est le fait que la quasi-totalité des personnes bien portantes aient été amenées à gagner leur vie en fournissant un travail de type très réglementé. Ce phénomène est devenu normal alors que, dans le passé, le travail était un attribut des classes prolétaires^{32 33}. Les classes supérieures - de même que les classes ouvrières dans une certaine mesure

²⁹ Elias N. op. cit. P.311

³⁰ Elias N. op. cit. P.256

³¹ Elias N. The history of the manners. P. 110

³² Elias N. op. cit. P. 152

³³ Elias N. State formation and civilisation.P.252

- ont à leur tour été gagnées par l'esprit de "l'épargne pour le profit", propre, au départ, aux classes moyennes³⁴. En même temps, les signes qui distinguaient auparavant les classes supérieures se sont étendus à l'ensemble de la société. Notamment, les contraintes sociales externes ont pris la forme d'une auto-réglementation individuelle, plus ou moins automatique et habituelle, du comportement et des affects parmi les masses populaires occidentales. Cela est possible seulement pour les personnes qui sont normalement protégées de la menace physique externe que représentent la violence et la famine. Les classes ouvrières de l'ouest partagent cette sécurité en partie parce qu'elles n'appartiennent plus entièrement aux classes les plus basses. Compte tenu du développement des liens d'interdépendance qui existent sur le globe, les ouvriers font en effet partie de la classe supérieure mondiale³⁵. Elias emploie le mot "colonisation" dans son sens à la fois littéral et figuré ; tout à fait au début de son premier volume, il parlait du colonialisme comme d'une dernière - sinon l'ultime - phase du processus de civilisation³⁶.

Bien sûr, si l'on observe la situation de manière plus détaillée, il semble qu'il existe encore des différences très marquées dans la structure de la personnalité sociale à différents niveaux de la société. Par exemple, la classe ouvrière la plus "grossière" de laquelle sont issus, entre autres, la plupart des "hooligans" qui ont répandu la terreur dans les tribunes de stades de football dans les années 80, sont probablement encore considérés comme des "barbares non civilisés" par leurs supérieurs respectables (Elias and Dunning, 1986). Même parmi ceux qui ne sont pas ouvertement indisciplinés,

"il arrive que leur comportement soit plus vulgaire, mais il est plus uniforme et, d'une certaine manière, plus conséquent. Ils vivent avec plus de vigueur dans le monde qui est le leur, sans revendiquer le prestige des classes supérieures. De ce fait, ils ont plus souvent l'occasion de libérer

*leurs affects. Ils vivent bien plus en conformité avec leur propres moeurs et coutumes"*³⁷.

Néanmoins, si l'on examine le cours des événements à travers les siècles, on peut constater un recul constant des contrastes marqués dans le comportement des différents groupes sociaux, tels les contrastes et les revirements soudains dans l'attitude de certains individus.

La même constatation peut être faite à propos des différences d'habitudes sociales entre les diverses nations occidentales. Les différences historiques relatives aux structures du développement de divers pays ont laissé leur empreinte dans de curieux amalgames et variétés de comportements civilisés. Dans la classe ouvrière anglaise, par exemple, on peut encore percevoir des signes propres aux coutumes de l'aristocratie terrienne et du monde des marchands qui travaillaient dans un vaste réseau commercial ; en France, ce sont les courtisans et les bourgeois amenés au pouvoir par la Révolution qui ont laissé des traces de leur vanité^{38 39 40}.

Une telle interpénétration de modèles, dérivée des relations de pouvoir du présent et du passé entre les classes dominantes et les classes montantes de chaque époque peut être observée à travers la culture dans son ensemble ainsi que dans les arts. Elias emploie le mot *Kitsch* pour décrire les amalgames culturels obtenus^{39 40}. Toutefois, il n'emploie en aucun cas le mot dans un sens entièrement péjoratif. De la même manière, il ne porte pas de jugement totalement favorable lorsqu'il parle de civilisation. Il veut seulement utiliser le terme *Kitsch* dans un sens technique pour désigner un certain style de culture né au dix-neuvième siècle et qui a survécu au vingtième siècle. Ce style n'est pas résolument associé à une classe particulière -contrairement au Classicisme, au Baroque et au Rococo qui sont surtout des styles de cour

³⁴ Elias N. *The Court Society*. P.67.P.72

³⁵ Elias N. *State formation and civilisation*.P.255

³⁶ Elias N. op. cit P.308-309

³⁷ Elias N. op. cit. P.313

³⁸ Elias N. op. cit P.256

³⁹ Elias N. 1935 'Kitchstil und Kitschzeitalter', *Die Sammlung*. 2 (5) : 252-63

⁴⁰ Elias N. *The Court Society*. P.56 ; P. 114

- mais à la totalité du processus social. Pour donner un exemple, les restes de l'architecture, du mobilier, de la littérature, de la peinture et de la musique de la société de cour persistent de nos jours, mais cet héritage a subi "une transformation spirituelle particulière" dans la nouvelle culture de masse et il a été vidé de tout son sens d'origine⁴¹. Pour illustrer cela, il suffit de penser à l'avancée de toit que l'on peut trouver au-dessus de la porte d'une modeste maison jumelée anglaise, par exemple. Il s'agit là d'un petit détail qui rappelle un manoir d'aristocrate. Cependant, d'autres réalisations culturelles majeures peuvent également présenter des exemples du *Kitschstil* dans le sens que donne Elias à ce terme. Parfois, il emploie le mot *Edelkitsch* (kitsch noble) pour décrire des oeuvres telles que les drames musicaux de Wagner. La caractéristique générale de telles productions consiste dans la fusion de certaines formes de cour, motivées à l'origine par des considérations de finesse et d'exclusivité sociale de type rationnel propre à la cour, avec des influences bourgeoises venues plus tard, motivées, elles, par les considérations économique-rationnelles du marché qui, éventuellement, peuvent apporter des éléments grandiloquents et "vulgaires", afin de rendre les formes d'origine plus attrayantes aux classes inférieures.

Ainsi, les travaux d'Elias couvrent une grande partie de la "sociologie de la culture". Elias a dès le début évité tout débat statique tel que celui qui oppose la culture "populaire" à la culture d'"élite" qui a été si longtemps au centre du domaine en question.

IMPLICATIONS METHODOLOGIQUES : "SOCIOLOGIE DE PROCESSUS" ET "ESQUIVE DE CONCEPTS"

Il devrait maintenant être très clair que le travail réalisé par Elias aborde directement les questions qui portent sur les soi-disant "structure et organisation" et "culture et organisation". Néanmoins, il n'a pas recours

à ces termes ni au reste du jargon de la "théorie sociale". Cela a créé une certaine fascination pour son oeuvre chez quelques sociologues reconnus qui ont été en même temps incapables d'en accepter la teneur "théorique".

En préconisant ce qu'il appelle la "sociologie de processus", Elias rejette catégoriquement le type de "dualisme analytique" que défendent de manière tout aussi déterminée Margaret Archer et d'autres dans la tradition de la "théorie sociale" contemporaine. Son rejet repose sur la critique d'une idée fondamentale qui a fait son chemin à travers la philosophie occidentale depuis Platon et qui s'est développée à une plus grande échelle à partir de la Renaissance dans la philosophie classique de Descartes en passant par Leibniz, Locke et Hume jusqu'à Kant, Husserl et Popper. Cette idée a laissé une trace presque indélébile dans la théorie sociologique depuis Durkheim et Weber jusqu'à Parsons et les nombreux écrivains qui ont été influencés d'une manière ou d'une autre par la phénoménologie. Il s'agit de la conception de la personne (au singulier) en tant que "sujet" de connaissance, esprit pensant seul à l'intérieur d'un conteneur scellé duquel chacun regarde dehors et lutte pour prendre connaissance des "objets" qui font partie du "monde extérieur". Parmi ces "objets" figurent d'autres esprits, eux-mêmes enfermés à l'intérieur de leurs propres conteneurs scellés, et l'un des problèmes les plus délicats que se posent les épistémologues (ainsi que les sociologues qu'ils ont influencés) consiste à savoir comment un "sujet" pensant à l'intérieur de son conteneur peut connaître ce qui est pensé et ce qui est connu par ces "objets" - ces autres "sujets" - pensant chacun dans leurs propres conteneurs.

Elias désigne cette conception par le terme "homo clausus" (c'est-à-dire "homme fermé" ou "personnalité fermée"). Il a également suggéré que le concept implique une image des hommes en tant que "statue pensante"⁴² ou même en tant que "moi exclu-

⁴¹ Elias N. op. cit. P. 113-114

⁴² Elias N. 1987a *Die Gesellschaft des Individuen*. Frankfurt, Suhrkamp. [English translation : *The Society of Individuals*. Oxford, Blackwell, 1991]

sifs"⁴³. La contrepartie de cette conception du "moi" isolé, dépourvu de toute image du nous que partagent les humains entre eux, c'est la notion implicite du "groupe dénué de connaissances"⁴⁴, dépourvu de symboles et de concepts transmis par les générations antérieures. A tout cela, Elias oppose sa propre idée conceptuelle de départ qu'il désigne par *homines aperti* (hommes ouverts) qui sont en relation les uns avec les autres de façon très variées et à des niveaux très divers.

L'idée fondamentale du terme *homo clausus* ne réside pas seulement dans le fait qu'il s'agisse d'un esprit isolé particulier. En effet, il s'agit aussi d'un esprit isolé et particulier *adulte*. Dès que cela a été reconnu et mis à l'écart, le principal problème de la théorie de la connaissance n'est pas plus problématique que de savoir comment, dès leur naissance, les enfants acquièrent et utilisent le capital de connaissances de toutes sortes qui leur est transmis par des symboles, et comment eux-mêmes deviennent des esprits et des personnalités adultes. Il s'ensuit que la sociologie de la culture - celle qui est "apprise, partagée et transmise" - est de manière absolue le centre de notre discipline et ne doit plus se montrer modeste face aux circonvolutions épistémologiques des grands défenseurs de la "théorie sociale".

Quelles sont les caractéristiques d'une sociologie qui n'est pas fondée sur la notion de *homo clausus* ? L'image alternative de *Vhomines aperti* est bien sûr précisément ce que sous-entend Über den Prozess der Zivilisation qui décrit les changements qui surgissent dans la structure de la personnalité parallèlement aux changements dans la structure des relations humaines en société, en tant que facteurs d'un processus général. Über den Prozess der Zivilisation explique également la force de l'image de l'*homo clausus*, tout en donnant les raisons pour lesquelles il semble qu'elle soit valable de manière évidente pour toutes les personnes en général. Elias ne remet en effet jamais en

question le fait que l'image de l'individu à l'intérieur de son conteneur, regardant vers l'extérieur, soit vraiment réelle en tant que mode d'expérience individuelle dans les sociétés modernes. C'est plutôt son universalité et son caractère inéluctable qu'il remet en question, et il se demande si on trouve cette image aussi fréquemment dans chaque société et à tout instant. Ce n'est pas un hasard si ce mode d'expérience individuelle - tel qu'il a été reconnu depuis Buckhardt au moins - devint plus marquée en Europe à partir de la Renaissance. C'est en effet à cette époque qu'un processus de civilisation commença véritablement sur ce continent. L'*homo clausus* des philosophes est justement une extériorisation de ce mode d'expérience individuelle : le conteneur scellé dans lequel nous nous sentons enfermés est scellé au moyen de bandes de fer qui symbolisent le contrôle de chacun sur sa propre personne dans un monde civilisé et qui ont été façonnés au cours d'un processus à long terme.

Un important corollaire de la critique que fait Elias de *L'homo clausus* consiste dans son refus de faire les mêmes distinctions que Marx entre "base" et "superstructure" et entre "être" et "conscience" - distinctions qui sous-tendent celles que fait Archer entre les aspects "organisationnels" et "idéationnels" de la vie sociale.

Elias avance qu'un dualisme excessivement réifié de la base et de la superstructure s'est maintenu dans la pensée de Marx parce que, dans un certain sens, il n'a pas rompu de manière assez radicale avec la tradition philosophique qu'il critiquait tant. Hegel avait fait de l'activité intellectuelle, qui se développe dans une sphère d'"esprit" autonome, la force motrice primaire de l'histoire⁴⁵. La force motrice, selon Marx, était plutôt la production et la distribution des biens afin de répondre aux nécessités de la vie. Toutefois, en identifiant cette force à l'"Être" social (*Sein*), et en l'opposant à la "Conscience" (*Bewußtsein*) qui, elle, s'identifiait à la "superstructure" non-économique, il a donné l'impression que les

⁴³ Elias N. op. cit. P.266

⁴⁴ Elias N. 1987b The Retreat of Sociologists into the Present. *Theory, Culture and Society*, 4 (2-3) : 223-47

⁴⁵ Elias N. 1977 'Zur Grundlegung einer Theorie sozialer Prozess', *Zeitschrift für Soziologie*, 6 (2) : 127-149. P.127-127.

activités "économiques" sont dépourvues de conscience, sont allées trop loin et ont ainsi abouti à un point de vue partial. Cela s'explique par le fait qu'il ne se soit jamais détaché de la conception philosophique de la "conscience" en tant que représentation d'un haut niveau intellectuel ou idéologique de pensée et de connaissance. Dans sa théorie, il n'a pas été suffisamment attentif à ce qui aurait sans aucun doute été évident à ses yeux : le fait que la "conscience" n'est pas un facteur venu d'une autre sphère. La conscience joue un rôle dans toute activité sociale humaine - dans l'allaitement d'un enfant par sa mère, dans le labourage de son champ par un fermier, dans la production de coton par des ouvriers dans une filature du dix-neuvième siècle. Au même titre que l'alimentation, la connaissance est essentielle à la vie humaine⁴⁶ ⁴⁷. Sans aucun doute, différents niveaux de conscience peuvent parfaitement être distingués : celle des ouvriers qui portent de lourdes charges n'est pas la même que celle de personnes érudites qui se prononcent sur la nature de la société. Toutefois, les différences ne correspondent qu'à des niveaux variés d'un continuum. La notion de conscience chez Marx colle trop exclusivement au concept de niveau mentionné ci-dessus. Il en résulte paradoxalement que, tandis que l'oeuvre de Marx est dans son ensemble (avec celle de Comte) l'un des plus grands pas vers la théorie de processus du développement social, son dualisme base/superstructure et être/conscience a conduit à un débat essentiellement circulaire :

"Il n'est pas difficile de constater que les hommes ne sont pas à même de satisfaire leurs besoins physiques élémentaires sans penser ni connaître les moyens de s'orienter dans leur monde. On peut comprendre aussi facilement qu'ils soient incapables de s'orienter de la sorte sans satisfaire leurs besoins élémentaires. En d'autres termes, l'enthousiasme dialectique de Marx a fait naître un problème sans issue"⁴⁸.

⁴⁶ Elias N. 1971 'Sociology of Knowledge : New Perspectives', *Sociology*, 5 (2) : 149-168 P. 115 and (3) : 355-370

⁴⁷ Elias N. 1982 'Scientific Establishments', in N Elias, R. Whitley, and H.G. Martins, eds., *Scientific Establishments and Hierarchies*. Dordrecht, Reidel, pp. 3-69. P.42

⁴⁸ Elias N. *Zur Grundlegung einer Theorie sozialer Prozess*. P. 128

La notion de "réduction de processus" est au centre de la critique que fait Elias des catégories et de la conceptualisation sociologiques. Il utilise cette notion pour désigner la tendance très répandue qui consiste à réduire conceptuellement des processus à des états. On constate ce phénomène autant dans la langue courante que dans les discours spécialisés des sciences. "Nous disons : "le vent souffle", comme si le vent était en fait une chose au repos qui , à un point donné du temps, commence à bouger et souffler. Nous utilisons cette expression comme si le vent était séparé du fait qu'il souffle ; comme si un vent qui ne souffle pas pouvait exister"⁴⁹. Cette tendance est très répandue dans les langues que Benjamin Lee Whorf (1956) a nommées "Standard Average European" et qui indiquent en général l'idée de changement et de processus au moyen de phrases construites à partir d'un nom ou d'un substantif se référant apparemment à un objet au repos et accompagné d'un verbe qui indique que l'objet en question bouge ou change.

Quelle que soit la force de la réduction de processus provenant des formes grammaticales, cette force est accrue, selon Elias, par une évaluation très répandue mais très peu reconnue dans la culture occidentale de ce qui est éternel et immuable par rapport aux processus changeants et changeables. Ce qui ne subit aucune modification est constamment interprété comme ce qu'il y a de plus réel et de plus significatif.

En sociologie, on constate que la réduction de processus s'impose dans des distinctions conceptuelles allant de soi entre facteur" et son activité, entre structures et processus et entre objets et relations. Ceci représente un handicap particulier lorsqu'on étudie des figurations de personnes interdépendantes. Trop souvent, nous nous exprimons et nous réfléchissons comme si les "objets" de nos pensées - y compris les individus - étaient à la fois statiques et non impliqués dans des relations. De tels concepts foisonnent dans les manuels de sociologie : normes, valeurs,

⁴⁹ Elias N. 1970 *Was ist Soziologie ?* München, Juventa Verlag. [English translation : *What is Sociology ?* London. Hutchison, and New York, Columbia University Press, 1978. Page references in this article are to the English edition] P. 112

rôles, classes, structure sociale et culture. Ils semblent faire allusion à des objets séparés et immobiles ; mais en les examinant plus minutieusement, on remarque qu'ils font allusion à plusieurs personnes qui sont maintenant, ou étaient dans le passé, sans cesse mobiles et en relation constante avec d'autres personnes.

CONCLUSION

Elias n'écrirait jamais un livre intitulé Culture et Organisation et il n'aurait rien à faire non plus du "dualisme analytique". Dans sa pensée, la culture n'est pas une trinité *éternelle* de "sphères" séparées, comme elle l'est pour Bell, Habermas, Parsons et Archer. Les degrés d'"autonomie" de la connaissance, de la culture ou de l'art doivent être considérés par rapport à l'autonomie relative (ou "chances de pouvoir") croissante et décroissante des groupes qui les génèrent et les utilisent vis-à-vis d'autres personnes qui exercent elles-mêmes du pouvoir. Les théories postmodernes reconnaissent ceci en partie : elles évoquent une tendance vers l'hétéronomie de la sphère culturelle après une phase de grand succès de l'autonomisation. Mais le point de vue d'Elias sur la culture, basé sur la notion de "processus" va au-delà de la perspective égalitaire/démocratique du postmodernisme. Il va également au-delà des perspectives relativistes actuellement populaires et inspirées par des anthropologues tels que Geertz et Douglas. Enfin, ce point de vue dépasse aussi les histoires culturelles de la vie quotidienne qui proviennent de l'École des Annales. Elias décrit en effet la manière dont certains éléments particuliers de la culture quotidienne, certaines dispositions et certaines habitudes finissent par être acceptées en tant que "civilisation" au cours de changements à long terme dans les rapports de pouvoir et les relations d'interdépendance qui ont vu apparaître des groupes capables de développer des formes de connaissances plus autonomes (sciences, art, droit, principes moraux...).

Peut-être l'analogie sera-t-elle trop fantaisiste, mais en luttant contre la tendance élatique qui mène à la réduction de processus si répandue dans la sociologie aujourd'hui, on peut dire qu'Elias essaie de réaliser quelque chose de semblable au calcul différentiel en mathématique - réfléchissant alors en termes de processus continus plutôt qu'en termes d'une succession de points fixes sur une courbe.